

d
e
h
o
r
s

Les cahiers
des itinérances
Nature For City Life

n°

—
Bureau des guides
du GR2013

le collectif SAFI



Avant-propos

Nous savons.

La plupart d'entre nous savons que l'humain habitant des villes n'est pas à sa juste place. Les enfants, dont on espère parfois qu'ils règlent facilement le problème pour nous tous.tes, racontent que la nature c'est important, que la terre va mal, que le climat se réchauffe. Mais le ressentent-ils? Ressentons-nous à la fois ce qui va mal, mais aussi pourquoi c'est important? Pouvons-nous modifier radicalement un rapport au monde et au vivant inscrit dans tant d'histoire civilisationnelle avec seulement la raison — sans en appeler à nos corps, nos perceptions et pourquoi pas nos intuitions?

Bien souvent, la nature en ville est soit spectaculairement paysagère soit discrètement interstitielle. Entre la tache verte d'un parc sur la carte, la ligne bleue d'une rivière canalisée d'un plan local d'urbanisme et la boue brune d'un sol non bitumé à côté de chez soi, comment comprendre la complexité du vivant et aller plus profondément dans ce qui relie, interagit et qu'on ne ressent plus?

En liant la connaissance à la marche, l'expérience à la conversation, l'analyse au geste, les itinérances proposées par le Bureau des guides du GR2013 au sein du projet Nature For City Life tentent d'explorer différentes approches de transmission pour nous apporter des savoirs tout en nous re-sensibilisant à ce qui a le pouvoir de rendre nos villes et notre monde habitables. Abordant les multiples sujets et thématiques du réchauffement climatique dans un contexte urbain (la biodiversité, la fragmentation, les arbres et les rivières, la gestion...), ces balades sont conçues et animées par des artistes-marcheur-se-s.

Ce premier numéro de *Dehors* propose de partager une sélection de leurs propositions pédestres et de leur donner la parole, à la fois pour les écouter raconter leurs manières de concevoir ces marches, mais aussi nous confier leur parcours plus personnels dans ce questionnement contemporain qui nous concerne tous.tes, collectivement et plus intimement. Les récits compilés dans cette édition ont été rédigés puis mis en partage dans une version numérique à l'issue des balades. Ils permettent de rendre compte et de tisser peu à peu des narrations, des histoires qui se vivent à même le sol et à côté de chez soi.

Julie De Muer

Coordinatrice du programme au Bureau des guides du GR2013

Sommaire

Livre 1 — Paul-Hervé Lavessière

La fabrique d'un sentier métropolitain

- Au fil du Las
- La rivière des amoureux

Livre 2 — Le collectif SAFI

Marcher la Trame verte

- Trames vertes pratiquées

Cueillir dans les hauts de Sainte-Marthe

- Les hauts de Sainte Marthe

Converser à Foresta

- Conversation marchée avec Magali Deschamps-Cottin et Carole Barthelemy
- Conversation marchée avec Patrick Bayle
- Conversation marchée avec Philippe Chamaret et Marine Periot

Prendre soin aux Aygalades

- La balade du Capri Sun

Livre 3 — Nicolas Memain

À la recherche de l'ombre

- La quête de l'ombre à Miramas

Parcs

- Réformés Font Obscure
- Istres les doigts verts
- Le grand parc de la colline Perrier

Monographies de rivières

- La monographie de la Cadière
- Plombière, archéologie d'un ruisseau
- Du goudron et du jarret

Le collectif SAFI

Du Sens, de l'Audace, de la Fantaisie et de l'Imagination, est un collectif d'artistes plasticiens fondé en 2001 par Stéphane Brisset et Dalila Ladjal.

À partir d'un répertoire de gestes fondamentaux: marcher, sentir, écouter, manger... SAFI invite à traverser des zones oubliées, à pratiquer des gestes vernaculaires et à (re)découvrir des richesses insoupçonnées. Il propose de faire des expériences sensibles qui révèlent ce qui sous nos yeux se dérobe, peut-être par habitude. Il propose de découvrir qu'une mauvaise herbe peut être un végétal étonnant, un délice en cuisine ou un matériau d'avenir et constitue un véritable héritage qui nous aide à comprendre notre environnement, nous relie les un-e-s aux autres et fait apparaître la ville sensible et affective.





Interview

Pouvez-vous qualifier en quelques mots votre rapport à la ville ?

Dalila Alors moi ce que je préfère dans la ville, c'est que c'est un espace d'interaction. Tu as tous les flux - les flux humains, mais aussi les flux végétaux, animaux - qui sont très contraints mais qui existent. Nous, les humains, nous prenons beaucoup de place et donc ça oblige à réfléchir à « comment faire plus de place ». Quand je suis dans la « nature », je ne me dis pas « il faut plus de place pour les animaux ». La ville est rude, très rude pour tout le monde. Comme c'est un espace d'interaction, ça nous oblige à réfléchir avec plusieurs prismes, et ça c'est hyper stimulant. La capacité des insectes, des végétaux, à franchir ces espaces rudes font qu'en milieu urbain tu peux tout regarder comme un évènement. Tout devient un évènement majeur, parce que punaise, il faut y arriver !

Stéphane Quand tu vois un papillon en ville, c'est incroyable quoi !

D Oui ! Tu te dis : « Oh ben dis donc ! Qu'est-ce tu fais là ? » Mais finalement, je pense ça aussi parfois pour les petits enfants. Quand je vois des enfants dans une poussette, je me dis aussi : « Tu y es arrivé quand même ! » C'est des endroits qui sont très contraints mais qui rendent ces présences possibles merveilleuses.

S Des fois, on suit le soleil. On déambule, on cherche plein de choses qu'on ne s'attend pas à voir.

D C'est ça, on cherche le sauvage, c'est ça qui nous interpelle. Nous avons en ville une pratique où ce qui nous intéresse n'est pas tant les commodités qu'offrent la ville, mais plutôt ses interstices. Ce sont les failles de la ville, ce sont les trous dans lesquels on peut tomber, ce sont les fissures dans lesquelles on peut se fondre, c'est tout ce qui craque, tout ce qui est bancal et qui offre des opportunités à quelque chose, à un évènement. On cherche l'inattendu. Un jour Nicolas disait dans une balade face à un lotissement, « les choses là sont alignées, alignées, alignées, comme des pistons dans un moteur ». Nous, on a la sensation que la ville a des envies d'alignements, d'alignements, d'alignements, et dès qu'il y a des ruptures, c'est comme des brèches dans lesquelles tu as envie de t'engouffrer. Il y a toujours une aventure incroyable dans ces brèches. Mais la faille est mineure, il faut jouer des coudes pour réussir à se couler dedans. Il faut une disponibilité d'esprit pour être impacté en ville, et du coup ça en devient un vrai terrain de jeu et d'imagination.

Comment préparez-vous vos balades ?

D'abord, il y a le repérage, aller sur place, que ce soit dans une pièce ou dans une ville. Nous essayons de ressentir, d'humer un peu.

La première étape c'est le contexte, ce dans quoi on s'insère. Qu'est-ce qui soutient la balade? C'est quoi l'architecture profonde de ces lieux, ce sur quoi on s'appuie? On s'interroge sur ce qui tend le territoire, ce qui l'ossature, les endroits qu'on va traverser, quels en sont les grands axes qui font émerger une architecture de territoire? Ces grands axes peuvent être des projets mais ça peut être aussi des dynamiques habitantes. Ça peut aussi être un objet du paysage comme une rivière, comme un alignement d'arbres, comme un élément qui pourrait faire patrimoine. Et ça, ça va fabriquer une ossature sur laquelle nous allons appuyer la balade. La balade est un habillage de cette ossature, où on va venir essayer de donner corps, sens, visibilité aux interactions entre ces dynamiques territoriales et des petites choses telles que le très bel arbre qu'on croise sur le chemin.

Sainte-Marthe, par exemple. Ce qui nous intéresse là-bas, c'est ce qui est en train d'advenir de ce territoire. Et pour regarder ce qu'il advient, il faut regarder ce qu'il y avait avant, à quoi il a échappé, comment il en est arrivé là. C'est là-dessus qu'on articule notre balade. Aux Aygalades, là très clairement il y a une dynamique de territoire. On essaie alors de l'amplifier, mais on s'adosse à quelque chose d'existant. Je crois que 95% de nos balades s'articulent comme ça. Parce que ce qui nous intéresse, plus que la question de tel individu de telle espèce ou telle autre espèce, c'est la dynamique du paysage, les interactions, ce qui fait que cet arbre-là peut être là, que cette plante-là peut être là, et tout ce qui les soutient ou ce qui les menace. « Dans quoi ça s'insère », pour nous c'est la clé du mouvement.

S Une fois qu'on a rencontré les gens, les dynamiques, les mouvements, il faut absolument que nous allions nous-mêmes sur le territoire pour marcher, ressentir, comprendre, trouver des petits passages, voir ce qu'il y a. Alors nous pouvons broder notre histoire et notre narration, avec les éléments qu'on peut trouver sur l'itinéraire, sur les lieux où l'on se trouve.

D Ça c'est la deuxième couche, que j'appellerais le manteau, c'est la couche un peu sensible qui questionne comment on va essayer d'habiter cette dynamique. On va essayer de trouver l'espace dans lequel on peut marcher, dans lequel on peut habiter, même si ce n'est pas longtemps. Des fois, on fait des repérages à n'en plus finir... Ça s'appuie aussi sur de l'instinct, notamment celui de Stéphane, qui a tendance à beaucoup ramasser des choses. Moi ça nourrit beaucoup mon imaginaire. Lui il récolte et moi ça nourrit mon envie d'en faire une histoire, souvent, ça s'articule comme ça.

S Le glanage c'est important dans nos repérages, le fait de récolter, d'accumuler des éléments qui parlent du paysage. C'est aussi un moyen mnémotechnique, et un ressort pour raconter.

D Et un ressort à l'émerveillement. C'est ce qui nous fait avancer, ce qui nous donne du sens. S'émerveiller de ce qui est là et le partager. Être enthousiastes ensemble avec des gens. Être en empathie avec les espèces qui sont là. Et le faire à plusieurs, en groupe, il y a tout à coup une espèce de puissance à être au monde. J'ai alors l'impression qu'on partage un possible. On s'émerveille de la capacité à faire, à contourner, à inventer.

D Et il y a une troisième couche pour partager, dans notre manière de concevoir une balade. Ça c'est le rôle des outils que nous construisons. Nous avons souvent besoin de faire appel à un artifice, à quelque chose qui va transformer, qui va faire que tu peux, au cours de cette marche, te délester de tes yeux de d'habitude, de ta main de d'habitude, de ton goût de d'habitude, que tout à coup tu peux le réinterroger, t'en servir autrement. Les objets qu'on construit ont cette fonction-là, de fabriquer quelque chose qui nous rend pas forcément plus mais autrement disponibles. Si on est disponible, on est très bien outillé : On voit très bien, on entend très bien, on a des organes sensibles fantastiques, on arrive à faire du silence et à réécouter... Alors les outils que nous fabriquons, plus que pour amplifier ceux que nous avons déjà, ils sont là pour décaler quelque chose, pour que chacun puisse se réapproprier ses propres outils. En général nous fabriquons des formes d'extensions, qui vont rendre le geste plus long. Quand je pense aux pinces de ramassage par exemple, c'est beaucoup plus compliqué avec nos pinces de Caprisun d'attraper un déchet, par contre le geste devient plus précis, plus ténu, tu y mets de l'intention, tu te sers de ta main pleinement, tu essaies de regarder où sont les prises dans l'objet. Cet usage te fait rentrer dans un petit chemin étroit, comme ça, sur lequel ton corps va se renforcer, pour mieux se servir de tes sens. J'ai l'impression que beaucoup de nos outils sont comme ça. Et puis il y a les outils pour la pratique de la cueillette.

S Oui, là il s'agit plutôt de proposer une attitude plus sensible au fruit, à ce qui se mange, pas en les arrachant, mais en étant précautionneux, en étant attentifs. Nous avons conçu une claie pour ranger les herbes bien alignées, au frais, avec un petit torchon. On a des petites gaffes pour prendre la branche délicatement, ou le fruit. Nous voulons proposer une façon douce de pratiquer le paysage.

D La cueillette pour moi, c'est la rencontre. C'est un espace d'interaction entre nous humains et les végétaux, les animaux. Quand on cueille, les animaux s'en mêlent beaucoup aussi. Tu as beaucoup d'insectes sur les fleurs. Tu penses toujours aux animaux qui vont venir derrière toi. « Est-ce que le renard va adorer les prunes qui sont tombées au sol ? » ; « Est-ce que le papillon pacha va être ivre en mangeant ces prunes fermentées ? ».

Les outils que nous partageons servent à partager avec toute l'attention qui est nécessaire cette chose merveilleuse que l'on traverse. Si tu n'es pas préparé à bien le faire, tu peux cueillir comme une prédation. Être précis, cueillir que ce dont tu as besoin, pas sur la branche la plus proche mais sur celle-ci, un peu haute. Cueillir ainsi va demander une gymnastique, une approche, une élongation qui va rendre la relation moins dans la prédation, plus dans la rencontre.

S Nous les adaptons nos outils après chaque balade. Souvent c'est presque de l'ethnobotanique, on s'inspire d'outils anciens qu'on remet au goût du jour, ou des vieux papis parce qu'ils ont la pratique, le savoir-faire, donc on va pas tout réinventer...

Comment appréhendez-vous un trajet ?

S Le parcours c'est important.

D Oui, c'est très important ce que tu vas ressentir, par la marche, la marche elle-même. Le chemin lui-même est autant narratif que nous, il dit du monde autant que tous les discours que tu pourras poser dessus. Ce que tu veux raconter, si tu as bien fait ton chemin, il est dit par le chemin. Par exemple, si ton parcours entre dans une forme de tunnel, tu vas rapetisser les gens en les faisant rentrer dans un espace un peu plus fermé, sous un couvercle. Et puis à un moment tu vas sortir de ça, tu vas te redéployer et t'ouvrir à nouveau. Cette expérience de rapport au monde, glisser dans la matière et en ressortir, c'est déjà hyper narratif.

Dans les trajets, c'est important d'avoir du dénivelé, d'avoir des ouvertures. Entre le chemin qui filerait tout droit et celui qui te fait tourner, grimper, passer par-dessus, ce n'est pas simplement que les points de vue seront plus beaux, ou que la narration sera plus intéressante. C'est aussi ce que tu vas vivre toi en tant que marcheur, en mettant ta jambe un coup en haut, un coup en bas, en te baissant, en te relevant, en étant beaucoup plus chorégraphique dans la marche, qui va te dire beaucoup du monde.

S Un bon trajet, ça permet aussi de préciser la narration. Le chemin permet de faire une introduction et amorce les chapitres d'une histoire.

D Un bon trajet, c'est quand tu arrives à percevoir la dynamique du territoire, quand tu arrives à y rencontrer des individus, toutes espèces confondues, quand tu arrives à ressentir le mouvement dans ton corps aussi, quand tu arrives à ce que la marche ne te fasse pas mal mais te dérouille. Comme diraient les excursionnistes, « agréable au pied, agréable à l'œil ».

S Et adapté à la saison, tu ne peux pas faire 10 km au soleil en plein été. Et aussi, un bon pique-nique. Et un petit café... Oui, il faut que tout soit

agréable ! Agréable à tous les organes ! Le moment du pique-nique, c'est important. C'est là où tu recharges les batteries, où tu te poses, où tu discutes avec les gens, et après tu repars, c'est intense comme moment, la pause.

Qu'est-ce que ça apporte de marcher en groupe ?

S Quand on marche tout seul on s'émerveille de choses, et on a alors envie de les partager, de ne pas les garder que pour nous. C'est là que l'envie de marcher en collectif commence. Mais c'est aussi apprendre des autres, ce n'est pas que nous la connaissance, beaucoup de gens connaissent des choses et ça enrichit le propos.

D Puis ça ne te met pas dans la même posture. Ça nous oblige à aller chercher du merveilleux. Quand tu prépares une balade, tu cherches quand même à offrir un cadeau. Tu cherches à être généreux, pour prendre du plaisir ensemble. Et l'esprit du commun, il est hyper important dans une balade. C'est fabriquer une petite communauté pour quelques heures.

Quel est selon vous le principal/plus efficace argument pour réintroduire la nature en ville ?

D Je suis mal à l'aise avec l'idée de préserver, ou de réintroduire de force la nature en ville. J'ai beaucoup plus envie de vivre avec, d'apprendre à partager l'espace. Je pense que notre travail dans le projet *Nature For City Life*, c'est avant tout de faire comprendre que d'abord il y a de l'écologie, qu'il n'y a pas des espèces à défendre ou des invasives, mais des cycles, des terres vivantes, des terres auxquelles on fait des choses et que ces choses vont favoriser ceci ou défavoriser cela.

En tant qu'humain, on a un impact sur un système, nos actes ont des conséquences. Nous cherchons à comprendre la façon dont on s'inclut dans une série d'événements qui ont de l'influence sur les milieux de vie des autres. C'est important de reconnaître notre pouvoir d'agir, notre capacité, notre force d'intervention qui est immense sur d'autres espèces. L'idée « d'amener-des-abeilles-en-ville », ce n'est pas une très bonne idée pour sauver les abeilles. Ce genre d'idées, ça arrive très souvent dans les milieux urbains, parce qu'on a tendance à prendre des emblèmes et à moins s'intéresser à l'écosystème auquel ils appartiennent. Pour nous, c'est important que l'on ne considère jamais qu'un élément est là tout seul. Les arbres qu'on peut voir en ville, c'est tout un écosystème qu'ils peuvent apporter. Ce sont les interactions qu'ils permettent qu'on doit prendre en compte : les oiseaux qui y vont, les insectes qui y vivent, les systèmes racinaires qu'ils déploient, les champignons, les plantes épiphytes qui vont se loger dans les cavités, les

oiseaux nicheurs, qui vont pouvoir aussi profiter des cavités. Les arbres en ville ne peuvent pas être simplement considérés comme des individus, mais aussi comme partie d'un monde de relations. Finalement, dans *Nature For City Life*, notre mission c'est de dérouler la question de l'écosystème, c'est de mettre en relation les choses, de repenser la ville comme étant au cœur du monde. C'est de permettre de comprendre deux points très éloignés, de faire des ponts entre le ruisseau des Aygalades et les Calanques par exemple. L'argument le plus efficace, c'est de faire des liens entre les éléments pour comprendre en quoi ils participent d'une dynamique commune.

En quoi votre travail de guide peut-il avoir un impact sur les modes d'engagements vis-à-vis de la ville ?

D Aller voir, c'est déjà s'impliquer un peu. Cette simplicité d'engagement, qui est celui d'être là, d'être venu, de participer, de partager, c'est déjà beaucoup ! Ça permet de rendre tangibles des choses, c'est une mise en mouvement. Comme dit le prof d'Aïkido de Stéphane : « Le mouvement c'est la vie. »

S Quand tu as mal quelque part, tu bouges ! Et tu n'as plus mal. C'est maître Shiba qui dit ça.

D Et puis, quand on se promène avec des décideurs, quels qu'ils soient, on se rend compte que les décisions souvent sont prises de loin. Ces balades publiques, par l'enthousiasme mais aussi la publicité qu'elles rencontrent, font que les décideurs se sentent plus en capacité de venir sur le terrain. Du coup, ça ouvre la possibilité que les décisions puissent se prendre aussi à une échelle qui est celle de notre corps dans l'espace. Il y a ce personnage de De Vinci, l'homme de Vitruve, qui est je pense une échelle nécessaire pour fabriquer une vie d'humain. Ça t'empêche d'être trop grandiloquent. Je pense que le monde serait tout à fait différent si on le pensait à partir de l'arpentage.

Je sais que nous devons vivre à beaucoup, et que nous n'aurons jamais les mêmes avis, opinions. L'enjeu ce n'est pas de faire un grand consensus de tout le monde, mais au moins d'aller à la rencontre.

S Quand tu es dans la même marche, dans le même ressenti de la chaleur, des odeurs, comme tu partages quelque chose en commun, c'est peut-être plus facile d'échanger.

D On n'aspire pas à un monde où tout le monde vivrait pareil mais on pense qu'on peut partager de la joie. La joie c'est ce qui nous lie, on n'a rien de plus puissant à échanger.

Votre propre vision de la nature en ville a-t-elle évolué depuis le début de ce cycle de balades *Nature For City Life*?

D Il y a eu les balades puis il y aussi eu le COVID, qui nous a fait avoir du temps pour être encore plus curieux. Pas simplement « Ah ! J'ai entendu une fauvette », mais : « Si tu veux entendre une fauvette à tête noire, tu vas aux Réformés, tu te places exactement là, et tu peux entendre une fauvette à tête noire. » Il y a aussi la question du réchauffement climatique, qu'on aborde donc comme thème sur cinq ans. Ça nous oblige à regarder la question de la nature depuis ses changements.

Et dans ce qu'on fait en général, il y a quelque chose de l'ordre de la clé de compréhension qui permet je pense d'appréhender le changement comme un mouvement que tu dois accompagner, comme une prise d'aïkido. Comprendre quelle est la dynamique du réchauffement climatique permet de ne pas subir de plein fouet, mais d'accompagner ce mouvement et de pouvoir t'y adapter. Et même pourquoi pas d'utiliser sa force, utiliser la force de l'adversaire.

Le cycle de balades, le fait qu'elles s'insèrent dans la question du réchauffement climatique sur un temps long, permet de penser la question d'une évolution. On n'est pas juste dans la connaissance d'un monde figé, on est dans la connaissance d'un monde en mouvement.

On se rend bien compte que l'enjeu ce n'est pas de convaincre. Tout ça va se transformer, va se réadapter. Mais nous participons à faire circuler des informations. Il y a des bouts qui seront pris, d'autres non. L'enjeu, c'est aussi de permettre à certaines choses de perdurer, de rester disponibles pour les générations à venir. Par exemple, il y a des gestes de cueillettes, dans des périodes comme maintenant, qui disparaissent un peu. Il faut que ces gestes continuent pour que d'autres puissent s'en emparer plus puissamment, sans qu'il n'y ait eu rupture de savoir-faire. Si je pense à la canne de Provence, tout le monde n'a plus qu'une seule envie, c'est de s'en débarrasser, la couper, la brûler. Alors que ça a fait vivre tout le pays pendant je ne sais pas combien d'années. C'est quoi cette espèce qui est devenue un problème alors qu'elle était considérée comme une ressource ? Tu trouves dans plein d'écomusées des paniers en canne, pour ramasser les cerises ou les figues. Ça pourrait faire des emballages très écologiques. Ce n'est pas possible que cette plante ne devienne qu'un problème alors que c'est aussi une vraie ressource.

Marcher la trame verte

La notion de Trame verte est la formulation d'une idée assez neuve qui arrive dans l'urbanisme à l'issue du Grenelle de l'Environnement en 2007. La ville et les dynamiques d'urbanisations sont de plus en plus perçues comme ayant un impact central dans les dynamiques écosystémiques à grande échelle. On se rend compte qu'elles constituent de plus en plus souvent des obstacles sur les trajectoires de vie des animaux, des végétaux et du vivant en général. La Trame verte, c'est le désir de trajectoires vertes qui devraient permettre à ces espèces de franchir ces espaces, voire de restaurer une continuité de milieux de vie au sein même des infrastructures urbaines. SAFI nous invite à marcher une hypothèse de trame verte, en espérant que la pratiquer contribuera à la faire exister. Le texte ci-dessous est la fusion de plusieurs récits de balades le long de cette trame, comme la fiction d'une marche transannuelle sur ce corridor écologique qui n'existe toujours pas.



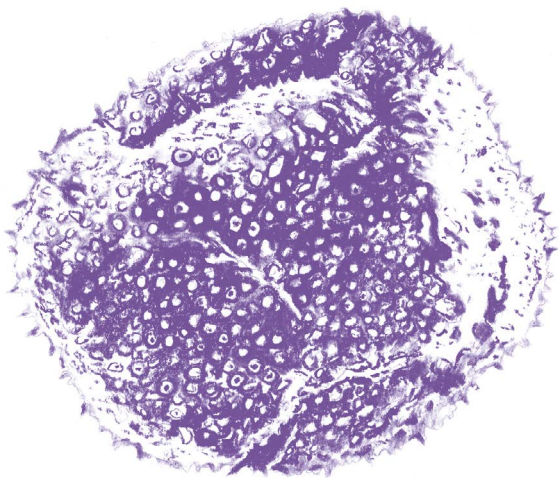


Trames vertes pratiquées

Il y a deux massifs au nord de Marseille : La Nerthe et l'Étoile. Mais pas de vraie connexion entre ces deux espaces naturels. À proximité, une autre ligne de force traverse le paysage, le fleuve Caravelle-Aygalades. L'enjeu de cette « trame verte » est de relier ces trois « objets » de paysage en imaginant un couloir qui contourne l'urbain et qui permette aux êtres non-humains qui le voudraient de circuler. Et pour saisir comment les autres peuvent circuler ici, nous allons tester, comment on peut passer quand on n'est pas humain... Nous cheminerons à partir d'une carte réalisée par Noé Chassagne du Service Environnement de la Ville de Marseille, comme une hypothèse de trame verte. La stratégie de Noé a été de quadriller le territoire, chaque carré se voyant attribuer des points pour ses qualités écologiques (surfaces perméables, quantité de biodiversité...), et de relier les points les mieux notés pour imaginer la traversée « en vert » de la ville la plus facile à réaliser. Construite à partir de données, le tracé n'a encore jamais été expérimenté en réel. SAFI nous propose à travers les balades *Trames vertes pratiquées* de cheminer sur cette trame verte et d'en explorer les conditions de passage. En mettant nos pieds dans cette carte et en suivant les pollens comme indicateurs d'une bonne circulation végétale, ils nous invitent à explorer l'incarnation de cet aménagement, ses potentiels, ses fluidités et ses empêchements pour les vivants qui auraient à la pratiquer. Ensemble, allons pister les pollens !

Des poussières éclairées.

Issue du Grenelle de l'Environnement, la trame verte est une nouveauté dans les documents d'urbanismes. Elle devient l'outil qui devrait permettre aux aménageurs de donner forme au concept de « continuité écologique ». L'ambition est d'assurer la circulation du vivant à travers les ruptures écosystémiques que sont les villes contemporaines. En reliant les îlots de nature urbaines entre eux, et avec l'extérieur de la ville, cela permet de rendre nos villes plus poreuses, et d'y laisser des couloirs qui pourraient permettre aux espèces d'accomplir leur cycle de vie sans obstacles infranchissables.



Dessin SAFI © Stéphane Brisset

Pollen de peuplier

Ici, à Marseille, comme souvent, il est très complexe de donner forme à ces trames. Il est impossible d'aller tout droit, d'un massif à un autre, il faut composer avec des réalités foncières, écologiques, géographiques, sociales, politiques. L'hypothèse de Noé est une serpentine qui zigzague entre les contraintes. Le pollen, parce qu'il est en lien avec de nombreuses espèces, révèle des circulations et des interactions à l'œuvre dans la trame verte. Suivre les pollens nous permet donc de lire le paysage et de le décrypter, peut-être plus que la question de « est-ce que c'est vert ? ». Est-ce qu'ici ça passe ? Si le pollen passe, de nombreuses espèces pourront passer avec lui. Si le pollen ne passe pas...

Un véhicule qui ne se déplace pas tout seul.

Dessin SAFI © Stéphanie Brisset



Papillon Moro-sphinx en vol

C'est dans le cadre de la fécondation que ça joue, les pollens. Dalila nous offre un cours de botanique sous les pins, au milieu d'un fossé dans les hauteurs de Marseille, avant que l'on ne s'aventure plus loin. C'est avec le fonctionnement de cette poussière éclairieuse à l'esprit que nous pourrions tenter d'éprouver l'hypothèse de trame verte à partir des espèces qui la pratiquent. Plonger, petites loupes botaniques à la main dans une communauté de *Erodium* à petites fleurs violettes. Cette plante, de la famille des géraniums, laisse apparaître au centre de la fleur, une sorte de trompe, en fait, le pistil qui mène à l'ovule, et de minuscules marteaux flexibles, les étamines qui portent le pollen, une anatomie complexe et séduisante pour qui sait la lire. Les plantes sont fixes et ont besoin du voyage du pollen pour qu'il y ait rencontre avec une autre plante et se reproduire. « Pollen » vient du grec ancien *palún* « je répands, je diffuse ». Ces voyages presque imperceptibles aux humains, sont l'une des forces majeures du brassage génétique des végétaux, c'est ce qui offre aux plantes la capacité d'évoluer, de se transformer et de s'adapter aux changements environnementaux, d'où l'importance capitale de sa bonne circulation. Il existe bien des formes de reproductions non sexuées, par rhizome, ou bouturage par exemple, qui favorisent une extension rapide, mais qui génèrent des clones. La faible diversité des individus entraîne souvent une vulnérabilité accrue des populations.

Les pollens sont donc chargés du transport des gamètes mâles depuis l'éta- mine d'une plante jusqu'au pistil d'une autre. Le pistil contient l'ovule, gamète femelle de la plante. Mais, pour ces véhicules, impossible de se déplacer seul, il faut donc que les espèces végétales inventent des stratégies : certaines confient leurs pollens au vent et d'autres aux animaux avec les- quels elles font des pactes, plus ou moins réciproques (en grande majorité aux insectes).

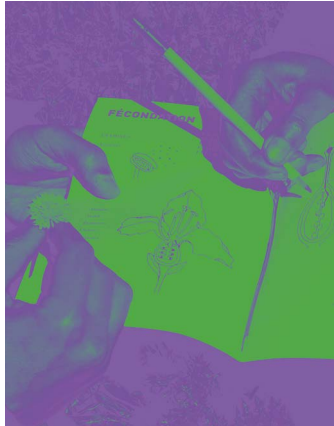
Stratégie VENT

20% des plantes ont confié leur pollen au vent (*anémophiles*).

Cette pollinisation du hasard, oblige les plantes à émettre mille fois plus de pollen. C'est une stratégie fréquente dans les pays froids où les arbres perdent leurs feuilles en hiver, ce qui facilite la circulation de l'air, mais cela provoque un risque d'auto-pollinisation très important. Aussi, la plupart des plantes anémophiles ont des fleurs à sexes séparés. C'est le cas des conifères (pin) de beaucoup de graminées (blé), des chénopodiacées (les épinards) et des polygonacées (l'oseille).

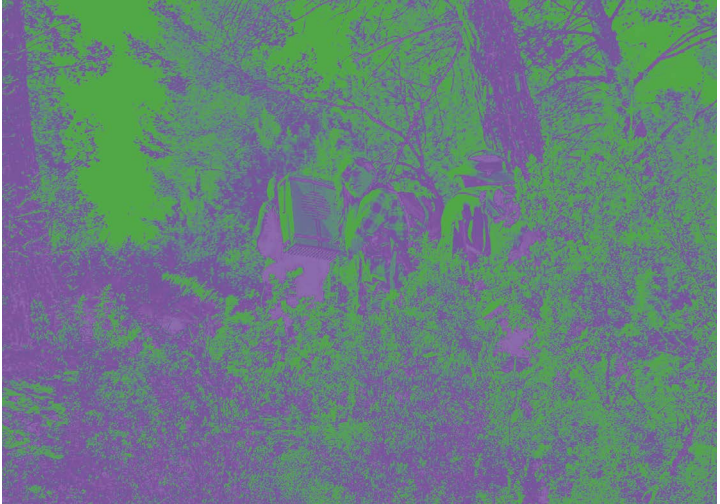
Stratégie INSECTE

80% des plantes confient leur pollen aux insectes (*entomophiles*). Cet échange, précis et orienté se fonde autour d'un pacte : fécondation contre nourriture. Il est issu d'un très long processus de co-évolution. L'apparition d'odeurs, de formes, de couleurs et la fabrication de nectar chez les plantes se sont déroulées en même temps que l'évolution de la perception et des adaptations morphologiques chez les insectes.



Des balises pour que les insectes trouvent leur chemin.

Ici, à l'ombre d'un bosquet, on trouve des plantes plus odorantes que ostentatoires, dans ces milieux sombres les insectes pollinisateurs passent moins, les plantes ont donc misé sur les odeurs pour les attirer de loin. Une plante invente donc des pactes pour les insectes, et met en place des politiques d'attractivité. Une plante est attractive pour un insecte, lorsque sa fleur contient du nectar ou du pollen abondant, nutritif ou appétissant. En prélevant sa



nourriture, l'animal récolte le pollen situé sur les étamines (les parties mâles de la fleur) et le dépose sur une autre plante lors de son butinage, le pollen féconde ainsi l'ovule qui se développe pour devenir graine, à maturité elle aura aussi un voyage à faire, mais c'est une autre histoire. Bien visibles, odorantes, nectarifères, les fleurs ont souvent des couleurs ostentatoires et des stries qui guident les pollinisateurs vers les organes à visiter et des formes adaptées aux pièces buccales des insectes. La fleur a dès lors un rôle clé dans la circulation des insectes ; elle attire les insectes de manière massive et permet au passage la pollinisation d'espèces moins attractives, mais il arrive qu'elle capte tous les insectes disponibles et diminue les chances des plantes moins attractives. Ce qui peut être le cas d'une plante nouvellement introduite.

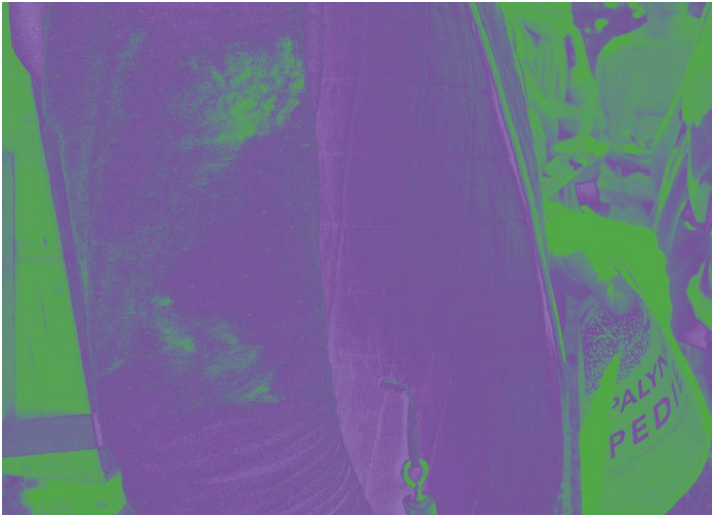
L'abeille sauvage et les stratégies de survie

Là, un trou à la base de la corolle indique qu'un insecte n'a pas honoré le pacte, en passant par l'extérieur de la fleur il a subtilisé le nectar sans passer par la pollinisation. C'est une occasion pour SAFI de nous raconter. Les plantes doivent inventer des stratégies aussi au cas où la pollinisation rate. C'est un combat d'importance aujourd'hui. Les populations d'insectes diminuent drastiquement, et c'est le nombre de pollinisateurs qui chute avec. Avec la disparition des insectes, mais aussi avec les phénomènes de désynchronisations entre les périodes de vols des insectes et les périodes de floraisons dus au réchauffement climatique, les stratégies de reproduction sont

prises à mal. Si le débat tend souvent à se cristalliser autour des abeilles, et trouve souvent comme réponse la construction de « ruches-sur-les-toits », on voit en marchant que de nombreuses plantes demandent d'autres pièces buccales plus spécifiques que celles d'*apis mellifera*, l'abeille domestique. C'est la variété des espèces qui permet la variété des transports. Dans la famille des abeilles, il y a 20 000 espèces d'insectes solitaires ou sociaux. Et même si les danses communicationnelles des abeilles domestiques les rend redoutablement efficaces, cela se fait souvent au détriment d'autres espèces plus solitaires.

Le corridor d'argelas — *Ulex parviflorus*, une fleur souvent pollinisée par les abeilles sauvages

Face à ces difficultés nouvelles, les communautés végétales peuvent remettre au goût du jour cette vieille stratégie d'autofécondation, qu'elles utilisent souvent en cas de détresse, mais c'est la variabilité génétique qui risque d'en prendre un coup. Beaucoup de plantes ont des organes mâles et femelles dans la même fleur (amandier, chou sauvage...). Pour éviter de s'auto-féconder (autogamie), elles ont mis au point des systèmes qui évitent le contact entre les pièces mâles et femelles d'une même fleur, comme la maturation des pièces sexuelles étalée sur des périodes différentes (protandrie) ou une disposition étagée des organes reproducteurs (hétérostylie). Certaines plantes ont des fleurs uniquement femelles et des fleurs uniquement mâles sur la même plante (noisetier, chêne, concombre sauvage...).



Pollinisation animal (zoochorie)
à l'arrivée de la balade

D'autres plantes sont divisées en 2 pieds : un pied à fleurs mâles, et un pied à fleurs femelles et sont physiquement séparés (saule, silène, houblon, if...).

Des fictions corporelles.

Pour plonger plus encore dans les palynopédies, Stéphane et Dalila ont conçu des lunettes à filtre UV. La vision des insectes est cinématographique, elle est adaptée au mouvement et permet une netteté d'images à 30 km/heure. Les insectes ont un spectre coloré différent du nôtre et perçoivent nettement l'ultraviolet. Souvent, les fleurs jaune pur comme le genêt réfléchissent l'ultraviolet. Alors plongé-e-s dans l'univers coloré des insectes, tout se modifie. L'urbain s'éteint, la roche s'éteint, tout de ce qui fait d'habitude attraction pour nous humains s'éteint. Alors les corolles des fleurs s'allument, deviennent fluorescentes, elles deviennent nos balises à nous aussi, notre obsession. Petit à petit, sens en éveil, nous devenons insectes, fleurs, vent, odeurs... Des poussières orange fluo apparaissent sur l'asphalte : un pin, toutes pommes ouvertes est au-dessus de nous, sa stratégie lui, c'est le vent, et cette fois-ci, la brise n'était pas là pour amener ses pollens bien loin.

Un chemin qui nous rattrape.

A force de marcher la trame verte, on constate que parfois un chemin se ferme, le terrain qui faisait jonction se clôt, son nouveau propriétaire nous indique la route du contournement. Le passage dans la cité de la Castellane se complique et impose un détour par l'autre réalité qu'est le Grand Littoral. Long couloir stérile, effluves chimiques, sol brûlant, absence de nectar, absence de partenaires, absence de repos, l'insecte que nous sommes déplie ses jambes pour franchir (et fuir?) les obstacles. Ici et là, en pas japonais, de petite taches vertes de pelouse (est-ce encore un habitat?) descendent doucement vers la ville qui se fait à nouveau plus « verte ». Cela nous laisse envisager des possibles. Par un trou du grillage, traversant le cimetière, nous plongeons vers le ruisseau des Ayalades où nous rencontrons la trame bleue, encore un chemin, celui des rivières ouvre les portes de la Méditerranée. Relier deux massifs à la Méditerranée semble encore possible, mais reste une mission très compliquée, voire douloureuse par endroit. Mais lorsqu'on arrive à la cascade, avec la fraîcheur de l'eau et des chants de crapauds, on a tous et toutes des graines accrochées au pantalon, ou du pollen sur les vêtements. Et si la fiction qui disait qu'on était des insectes pour la journée était un peu moins une fiction qu'on ne le pensait ?

Cueillir dans les Hauts de Sainte-Marthe

Les Hauts de Sainte-Marthe et le patrimoine bastidaire qu'ils recèlent sont emblématiques de Marseille et de sa banlieue agricole. Les usages de ces entre-ville-et-collines ont beaucoup changé au cours du XX^e siècle, et les traces de ces mutations rendent perceptibles les changements de rêves pour la ville ainsi que les relations avec la nature que ces rêves convoquent. SAFI nous invite ici à arpenter ce territoire qu'ils connaissent bien et depuis longtemps, pour en marcher l'histoire, l'appréhender comme terrain de cueillette mais aussi comme terrain de luttes et de négociations. Et ça, ça oblige à porter son attention à la complexité des interactions entre les humains entre eux, mais aussi avec les autres qu'humains qui y habitent.

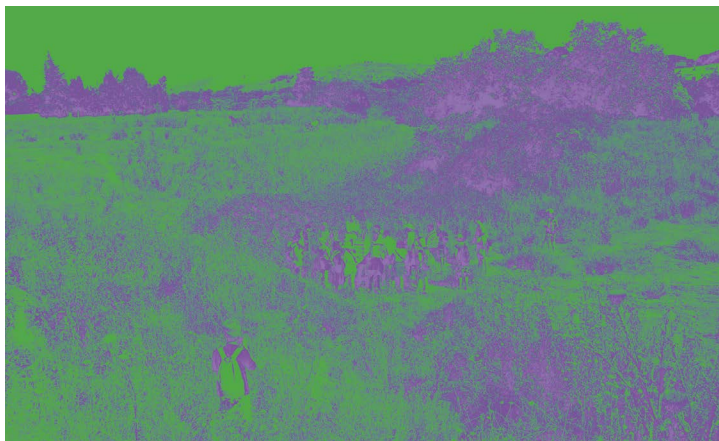




Les Hauts de Sainte-Marthe

La petite suisse dans le cirque calcaire

Nous sommes dans le Terradou, nous raconte Jean-Noël Consales. Le terradou c'est le territoire des Bastides. Entre la ville et les collines, où se sont installés les grands territoires agricoles autour de Marseille. La ville se dresse dans le creux d'un grand cirque calcaire, les chaînes de l'Etoile, de la Nerthe, du Garlaban, de Marseilleveyre, et de l'autre côté, il y a la mer où se couche le soleil. Autour de la ville, sur les flancs de l'amphithéâtre, s'installaient les grandes campagnes du pourtour de Marseille. Cette grande banlieue maraîchère a été très structurante pour l'histoire urbaine et connaît son apogée au 19^e siècle, avec l'arrivée du canal. La ville parvenait à être autonome d'un point de vue agricole. Au XX^e, ce manteau agricole est ce que l'on va tenter de grignoter en prévision d'une expansion démographique qui n'aura jamais lieu. On est dans cet endroit de déprise, où des projets urbains entamés ralentissent, et où l'agriculture s'est éteinte. Et dans ce temps de suspension, de nombreux futurs possibles insistent et s'affrontent. Nous sommes dans les hauts de Sainte-Marthe, sur la ligne de partage des eaux. D'un côté le Jarret, d'un autre les Aygalades, plus au nord. Et ces deux bassins versants aussi racontent des histoires. Du côté du Jarret, on trouve la trace de Bastides et les formes anciennes des fermes. Vers les Aygalades, c'était la banlieue laitière avec une forte irrigation pour les pâtures. Les sols y sont très riches de toute cette irrigation, et une longue pratique bocagère avec des haies hautes a servi pendant longtemps de refuge, de passage, de perchoir pour de nombreux animaux et végétaux, qui ont appris à peupler ces endroits. De toute cette fraîcheur végétale irriguée, naît un surnom, un peu oublié aujourd'hui, mais très évocateur : la petite suisse.



Un repas paysage

Je vois de la mauve, dit Dalila. La mauve, c'est la panacée du cueilleur/ de la cueilleuse. La mauve contient des mucilages. Et c'est rare. Le mucilage c'est l'un des seuls liants végétal, ça fabrique du liant, ça donne de la souplesse aux sauces. C'est très important pour faire les crèmes. Juste à côté un magnifique chardon des ânes. Le chardon des ânes, c'est un cousin des artichauts, peut-être son ancêtre. En prenant un capitule fleuri, je peux avoir un petit fond d'artichaut. Une recette commence à s'imposer à nous, un peu plus haut, on a vu des amandes : crème d'artichauts aux amandes. Ça crée une recette et les saveurs dans l'assiette, un paysage. On peut manger un paysage. Quel goût ça a, la petite suisse oubliée ?

Le bâti a avancé depuis le temps de la ceinture agricole, et les fourrages n'existent plus. C'est un biotope nouveau, où tout un tas de plantes se mélangent à l'avancée du bâti. Les rudérales cohabitent avec les plantes des prairies, et le tout bénéficie des restes de l'irrigation passée. De la dittrichia, ou inule dite visqueuse (parce que ça pègue) nous fera boisson. Des prunes enroulées dans une feuille de calamenthe népéta nous fera dessert, voire pour les plus patients des recettes de prunes umeboshi se partagent.

« Ce que tu sais prendre avec les doigts tu sais le mastiquer avec les dents »

Dalila nous partage une petite règle qui guide la cueillette. Quand on cueille, il vaut mieux se servir de ses doigts. Si ça se cueille au doigt, ce sera masticable pour les dents, dès que tu coupes au sécateur, tu vas de-



voir trier après, et c'est beaucoup de boulot. Sur l'un des capitules de chardon des ânes, rose éclatant, on voit une cétoine posée, est-ce qu'elle mange? Est-ce qu'elle se repose? Le capitule du chardon, c'est plein de fleurs rassemblées ensemble, tubuleuses, des vases avec au fond le nectar, nécessitant des pièces buccales spécifiques. Les étamines dépassent légèrement de chaque corolle de fleurs et viennent badigeonner de pollen quiconque viendrait se poser ici. La cétoine qui ne voit que les taches de couleurs, vole un peu pataude pour se poser de capitule en capitule. Quand on vient cueillir ici, c'est aussi un apprentissage du partage. C'est comme un jardin partagé avec une liste interminable d'autres êtres. Donc je vais aussi penser aux autres espèces qui pourraient en avoir besoin.



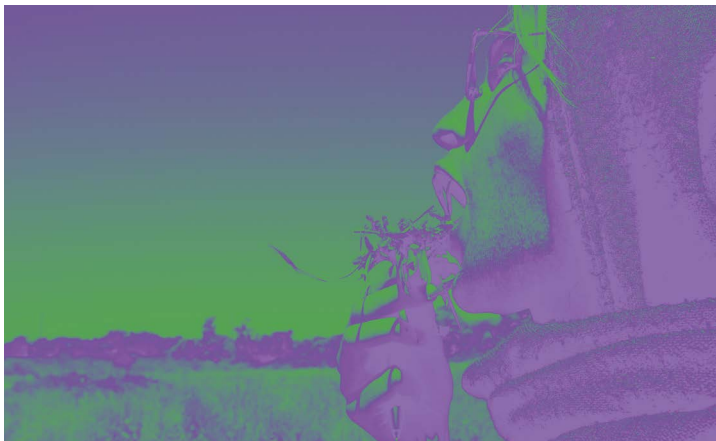
Vendre les bijoux de la couronne

Dalila raconte qu'elle et Stéphane viennent ici depuis 2001, et qu'ils ont vu petit à petit la ville qui se rapprochait. La limite à atteindre c'était la colline. En repoussant les limites de la ville, c'était la banlieue agricole qui était abandonnée. C'est une vieille idée qui remonte à Defferre, qui entame une grande politique d'urbanisation. Son rêve est d'atteindre le million d'habitant-e-s. Atteindre le million d'habitant-e-s, c'est un seuil démographique qui te fait changer de statut administratif et permet l'accès à d'autres aides étatiques. L'enjeu est aussi de rester compétitifs par rapport aux autres grandes métropoles nationales avec lesquelles on est en concurrence : Montpellier, Lyon, etc. Le problème c'est que Marseille a perdu ses attractions économiques fortes et pour continuer à attirer du monde, la seule possibilité est de miser sur une économie résidentielle. La stratégie, nous dit Jean-Noël Consales, c'est de vendre les bijoux de la couronne. Et c'est de la couronne agricole qu'il parle. En 2000, Marseille se vide encore plus, il faut à tout prix multiplier les pôles attractifs. On met en place une ZUP au bout d'une petite voie vernaculaire. Les hauts de Sainte-Marthe s'ouvrent à l'urbanisation.

Un territoire qui résiste

On se rend vite compte que ces hauteurs, c'est pas comme d'habitude. C'est un vallon pas facile d'accès. Toutes les capillarités hydrauliques qui jaillissent des failles karstiques du massif calcaire font un terrain très inondable. C'est une urbanisation complexe qui coûte très cher. Le territoire résiste à ces projets d'aménagements. Des permis de construire ont été donnés à la va-vite et des bailleurs privés qui ont fait sortir de terre des ensembles totalement déconnectés des dynamiques bastidaires. Il commence très rapidement à y avoir des oppositions qui connaissent une impulsion importante lors du festival de l'art des lieux en 2001, qui rassemble société civile, élu-e-s, sociologues et artistes. C'est une mobilisation de longue haleine qui s'entame. Mélanie Deschesne de la Direction de l'Urbanisme à la Mairie de Marseille est là pour nous raconter la lutte, les intrications qui permettent à un territoire de résister. La morphologie particulière et la beauté des lieux d'abord, l'abandon de l'alinéa, projet de contournement autoroutier de Marseille, les outils de protection patrimoniale pour les bastides, le Grenelle de l'Environnement qui annonce une nouvelle mentalité au sein de la pensée urbaniste ensuite, et le renouveau de l'intérêt pour l'agriculture urbaine pour finir, ces dynamiques entrecroisées permettent de mettre en place des outils qui contiennent l'urbanisation. La ZAC est réduite de 150 ha à 70 ha sur le PLUI, et bénéficie d'un plan d'action pour l'agriculture urbaine : c'est le projet « Agripark » qui s'invente et qui demande encore à s'inventer, un comité scientifique est mis en place, avec des comités de suivi. L'urbanisation de Sainte Marthe se veut plus raisonnée, et renouer avec le passé agricole.

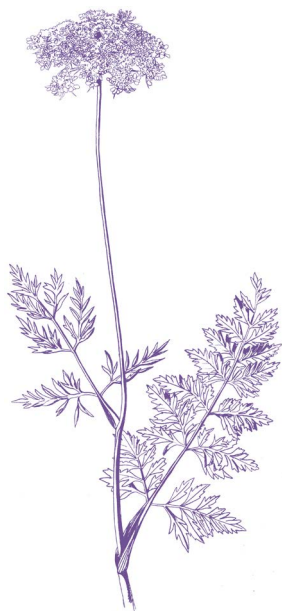




La salade portable

Pendant qu'on parle, couché-e-s dans l'herbe, on mange encore quelques prunes, on cueille une autre feuille de roquette ou une brindille de fenouil. Et l'on se rend compte que tout cet espace-là, qui n'est ni vraiment de la nature sauvage, ni vraiment de la nature aménagée, c'est un espace très précieux. Il y a une saveur particulière à cet endroit de déprise et de vacance. Dalila fait des petites salades portatives qu'elle partage pendant que Stéphane expérimente des associations de prunes et de graines de diplotaxie qu'il appelle le wasabi des quartiers nord. Un peu plus bas, on nous raconte une histoire de tyrolienne sur la barre mirabilis désaffectée. La bonne gestion c'est important, l'agriculture c'est important, mais les espaces de joie et de jeux aussi. Où on respire et où on s'inspire, où les échanges ne sont pas « gérés » et en appellent à nos créativité.





Page de gauche :

Armoise commune - *Artemisia vulgare*

Brocoli sauvage - *Lepidium drapa*

Oxalis articulé - *Oxalis articulata*

Oseille crépus - *Rumex crispés*

Page de droite :

Carotte sauvage - *Daucus carota*

Fenouil commun - *Foeniculum bulgare*

Mauve sylvestre - *Malva sylvestris*

Converser à Foresta

Foresta, ce sont 16 hectares de collines surplombant le port, en plein quartiers Nord. Avant, c'était une carrière d'argile adossée à un domaine bastidaire d'envergure. L'ensemble du site a été bombardé en 44 par l'aviation allemande. En 1995, on y construit le centre commercial Grand Littoral mais une partie s'effondre : les sols sont instables. Cette partie du terrain restera pendant 25 ans à l'abandon mais ouvert, propice aux usages locaux et au déploiement de végétaux. Le GR2013 y fera passer son balisage en 2013, avant que le terrain ne soit vendu à un propriétaire privé en 2015. De nombreuses dynamiques collectives permettront d'exprimer la nécessité de préserver cet espace naturel indécis mais si important. Un accord fut alors trouvé avec le propriétaire et l'association Yes We Camp pour tenter l'émergence d'un parc urbain temporaire avec la complicité de la coopérative d'habitants Hôtel du Nord et du collectif SAFI.

Dans le cadre du projet Nature For City Life, SAFI invite plusieurs scientifiques à venir converser sur ce site, comme un laboratoire pour affûter nos capacités à comprendre des milieux complexes dans des échelles multiples.



Conversation marchée avec Magali Deschamps-Cottin et Carole Barthelemy



Qui vit là et comment ?

C'était un mercredi matin, ciel menaçant, et une colline Foresta particulièrement verte pour la période de l'année. But du jeu de la matinée : regarder ensemble avec les chercheuses du LPED (Laboratoire Population Environnement Développement) Magali Deschamps-Cottin et Carole Barthelemy ce qui est là, dans un espace naturel profondément modifié par l'histoire tuilière, les bombardements et des projets urbanistiques inaboutis, avec des conditions de vie difficiles (pente, embruns, vent...). Toutes deux travaillent sur la nature en ville, et plus particulièrement à Marseille. Magali est écologue, elle regarde les relations et interactions entre les plantes, les animaux et les humains, avec une prédilection pour les papillons. Carole est sociologue, elle travaille sur les relations entre la nature et la société plus particulièrement dans les quartiers populaires de Marseille. Ça veut dire, les usages qu'ont les habitants avec la nature, les représentations qu'ils s'en font mais aussi les modes de gestion de cette nature urbaine qui n'est pas toujours perçue ou nommée comme telle (les délaissés, les friches, les collines habitées...). Après une petite introduction presque polémique à propos des prédateurs domestiques que sont les chats (qui en trop grand nombre affaiblissent la biodiversité), nous partons marcher.

Les papillons

À Foresta on se trouve majoritairement dans ce qu'on appelle un milieu ouvert. Or les papillons aiment bien ces milieux, plus que les forêts... Ils ont en revanche besoin d'habitats diversifiés, notamment pour passer l'hiver.

Par exemple, certains papillons passent l'hiver à taille adulte en se cachant dans des vieux murs ou dans les ronces (donc oui, les ronces c'est important et pas que pour ramasser des mûres...).

Tiens, là le vieux mur qui sous-tend aujourd'hui le Lycée de la Viste, relique bâtie de la colline d'origine. Un bon gîte...

D'autres papillons passent l'hiver sous forme de chenilles ou de chrysalides, directement sur les plantes. Dans le fenouil qui pousse un peu partout ici on trouve le Machaon. Le Machaon aime le fenouil. Les papillons ont ce qu'on appelle des plantes hôtes, des plantes spécifiques que chaque espèce choisira pour pondre ses œufs et qui sera la base alimentaire de la chenille. Ce qui est parfois pour nous une mauvaise herbe peut se révéler indispensable si on la regarde avec les yeux d'une autre espèce.

Magali nous parle des papillons qui apprécient les friches et les zones abandonnées de nos contrées. Certains sont migrateurs, traversent la Méditerranée et élargissent ainsi leurs capacités à trouver le bon climat, la bonne plante... Et à beaucoup d'entre eux, on a confié des noms plein d'imaginaire... Le Grand voilier, le Vulcain, la Belle dame ou encore le Pacha, qui n'accepte comme plante hôte que l'arbousier. Nous pourrions même rencontrer ici un papillon dont la femelle est appelée la Mégère quand son mâle se nomme le Satyre...



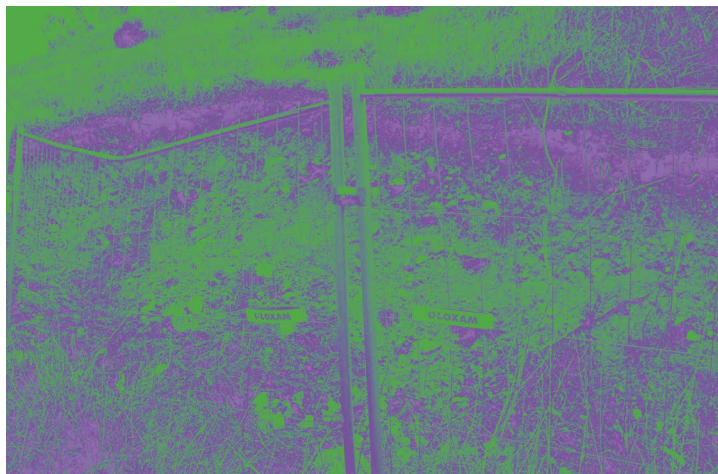
En revanche, en l'absence d'arbusier pas d'espoir de Pacha pour l'instant à Foresta... On croise sur la *diplotaxie* (la roquette sauvage) des chenilles de Piérides, un papillon plutôt « tout terrain ».

Ici il faut se mélanger...

Un terrain aussi fragmenté et artificialisé comme l'est Foresta devient toujours le lieu de vie des champions de l'adaptation, de ceux (plantes, animaux et... humains..?) qui arrivent à trouver des stratégies pour faire avec les difficultés et qui finalement les transforment en opportunité.

En profitant de la « coupe » provoquée par l'installation des lettres de Netflix, on peut voir que la couche du sol vivante, propice à la vie, est très très fine. En dessous, les remblais des multiples modifications du site. La présence massive d'argile joue aussi sur la mauvaise perméabilité des sols. Soit c'est trop sec, soit c'est noyé...

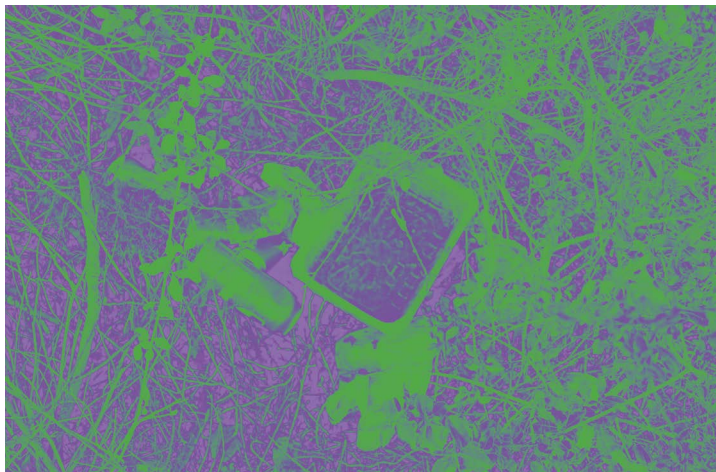
La réponse qu'ont trouvée les plantes à cette situation est de privilégier des cycles courts, il faut arriver à fabriquer une graine en vitesse pour réussir à se reproduire dans les deux périodes « viables » en Méditerranée : le printemps et l'automne. On voit aussi que dans ces terrains urbains remués qui ont constitué le terroir marseillais avec ses bastides et ses fermes, les plantes se mélangent, les espèces héritées des jardins côtoient les spontanées reines de l'adaptation.



La planque du moustique...

Globalement, on est toujours agréablement surpris de constater que Foresta, tout en étant resté un espace ouvert, est plutôt « propre ». Peu de déchets, quelques bagnoles abandonnées de temps en temps mais finalement rien de trop alarmant au regard de la taille des lieux.

Mais malgré tout, on trouve des petits amoncellements de temps à autre qui s'avèrent être souvent de vrais villas pour les moustiques, notamment les tigres qui adorent les humains et leur capacité à laisser traîner des récipients d'eau stagnante. Un peu d'eau qui traîne dans une canette suffit à installer une nurserie, un cycle de reproduction pouvant se dérouler en 1 semaine. Si une partie des espèces de moustiques sont nécessaires dans un milieu, Magali nous invite quand même à sérieusement éviter ce genre d'habitat collectif qui dérégule les équilibres entre les espèces et nous bouffe quand même un peu la vie



Adopter un âne ou un quadra...

Nous arrivons devant l'un des quadra installés par SAFI dans Foresta. Ils délimitent des petites zones pour observation détaillée et régulière des plantes pour qu'un inventaire exhaustif dans le temps nous permette de comprendre comment évolue le terrain. Par exemple, suite à la venue des ânes qui depuis cette année se chargent du débroussaillage de printemps, quelles seront les mutations des dynamiques végétales? Cet inventaire est participatif et ses résultats sont consignés sur le site du mouvement « Tela botanica », où des milliers de personnes en France inventorient les plantes sauvages de leur quartier. <https://www.tela-botanica.org>

Ailantes *versus* Chênes ?

Nous nous trouvons à la lisière entre une relique de la colline ancienne et de la colline transformée. D'un côté un bout de forêt avec des chênes pubescents, de l'autre une prairie sèche peuplée d'ailantes qui ont réussi, c'est l'une de leurs caractéristiques, à s'installer sur cette terre appauvrie. L'Ailante est considérée comme une plante invasive. Et en même temps, elle a la qualité d'arborer des zones dégradées par les humains et où il est difficile d'habiter quand on est un arbre.



Un petit débat démarre sur la menace, ou pas, que l'Ailante représente pour les chênes de l'autre côté du chemin. Les écologues nous invitent alors à observer la dynamique d'évolution de cette micro-forêt : Y a-t-il de jeunes arbres ? Progrèsse-t-elle ou régresse-t-elle ?

Dans le même ordre d'idée, posant ainsi la question des régulations qui deviennent parfois complexes pour la nature anthropisée, Magali nous raconte que quand on met trop de ruches d'abeilles domestiques, ce qui ne semble au premier abord qu'une bonne idée, on met la pression sur les espèces sauvages. On crée une concurrence autour de la ressource des lieux avec d'un côté des abeilles sauvages qui butinent seules, et de l'autre des abeilles domestiques qui fonctionnent en colonies et qui « ratissent » très efficacement les zones de pollen. Tout est histoire d'équilibres...

Un bassin à ménager...

Nous finissons devant l'un des deux bassins de rétention de Foresta. Ces ouvrages techniques sont aussi des lieux de vie, notamment celui-ci qui a la qualité de ne pas être bétonné, ce qui le rend beaucoup plus hospitalier pour plein d'espèces de plantes et d'animaux. Tout peut y circuler, il crée un milieu dynamique, plein d'interactions. Nous nous promettons de rechercher les résultats de l'enquête sur les oiseaux nicheurs, réalisée récemment par le LEPD et l'association la Chevêche.

On regarde également la ressource que représente les cannes, que nous apprenons à tresser et à utiliser comme ressource de construction à Foresta.

Nous concluons notre conversation en se confirmant avec nos deux scien-

tifiques qui découvraient les lieux pour la 1^{ère} fois que cet espace naturel, pivot également dans les enjeux de corridors écologiques (trames), était vraiment précieux.

Vaste, usagé, à la fois marqueur historique et révélateur de toutes les stratégies de la nature pour s'adapter, cet endroit peut participer à nommer et à prendre soin d'une nature urbaine qu'on ne valorise pas ou peu et qui souvent devient un enjeu, conflictuel, au moment où on la perd (pour une construction). On se dit que plus qu'une « Zone à Défendre », c'est une belle « Zone à Ménager ».



Conversation marchée avec Patrick Bayle

Le vent s'est levé ce matin sur Foresta et Patrick Bayle est notre invité. Naturaliste de formation, il a participé à la rédaction de fiches d'observation pour l'Atlas des oiseaux à Marseille, a travaillé au Musée d'Histoire Naturelle de Marseille et à la ville où il est aujourd'hui en charge de la biodiversité.

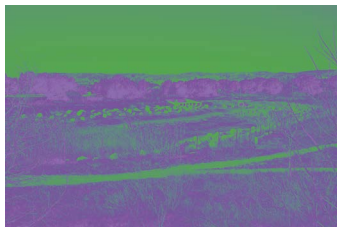
Il nous prévient, pour l'observation des oiseaux, le vent, l'horaire tardif, il est 9h30, et le groupe ne sont pas des conditions favorables. Mieux vaut se déplacer au petit matin ou au coucher du soleil, en solitaire ou en petit nombre. Nous partons donc simplement en quête des écosystèmes qui pourraient abriter des oiseaux et des traces qui nous indiqueraient leurs présences. À Foresta, déjà 76 espèces d'oiseaux ont été comptées, aujourd'hui nous marchons pour comprendre ce que leur offre le site.



Portrait de Patrick Bayle

Le Grèbe castagneux, la façade maritime et le bassin de rétention

Comme les autres oiseaux migrateurs, le Grèbe castagneux aborde Marseille par la façade maritime. Après une traversée transméditerranéenne, il arrive sur les côtes épuisé et découvre à Foresta une halte rare, avec des habitats, de la nourriture et peu de prédateurs (moins que dans les îles.) Foresta est structuré autour de deux bassins de rétention



Le bassin vidangé

Le second bassin de rétention, halte pour les migrateurs

d'eau. Malgré leur caractère artificiel ces bassins, non bétonnés, ont évolué en roselière. Ce sont des zones humides, assez uniques à Marseille. Deux points d'eau douce qui attirent des espèces qui s'y reproduisent ou qui y trouvent une halte migratoire. En 2014, Le Grèbe a été aperçu en période de reproduction dans ces bassins.

Aujourd'hui pourtant, nous constatons que le bassin a été vidangé, faisant disparaître ces refuges précieux. Peut-être est-ce par souci de maintenance, ou peut-être pour lutter contre le moustique tigre. Mais maintenu en eau et géré comme un écosystème vivant le bassin n'offrirait pas d'habitat propice au Moustique tigre, qui préfère largement les coupelles d'eau stagnante oubliées au fond du jardin... On se dit qu'il faudrait pouvoir comprendre les raisons de cette gestion et peut-être porter la voix des oiseaux, et de toute la roselière, aux gestionnaires des bassins.

Le Geai, la chêneraie et les os de pigeons



La forêt de chênes pubescents

Juste sous la petite barre rocheuse sous le lycée professionnel de la Viste, quelques chênes pubescents forment une chênaie, relique de l'ancien domaine de Foresta.

Ces arbres peuvent héberger le Geai des chênes, un beau corbeau bleu qui se régale de glands qu'il amasse, cache et parfois oublie, jardinant ainsi les forêts de demain. En chemin, nous trouvons également des os de pigeons

parfaitement nettoyés, Patrick Bayle nomme et situe chacun d'entre eux : un bassin, des os de pattes, d'aile, un os d'épaule et nous montre un autre os, situé au niveau du sternum, qui n'existe que chez les oiseaux.

la Grive et la barre rocheuse



Les os du pigeon près de la barre rocheuse

En grimpant un peu dans la forêt, dans la barre rocheuse, se cache une grotte. A l'intérieur, plusieurs variétés de coquilles d'escargot brisées intriguent : ils révèlent qu'ici, certains oiseaux ont installé leur « forge ». C'est le nom que l'on donne à l'emplacement utilisé par des oiseaux comme la grive musicienne, entendue ce matin, pour coincer les coquilles entre deux cailloux et les briser à coup de bec. Cette grotte sert en quelque sorte d'atelier de cuisine pour grive...



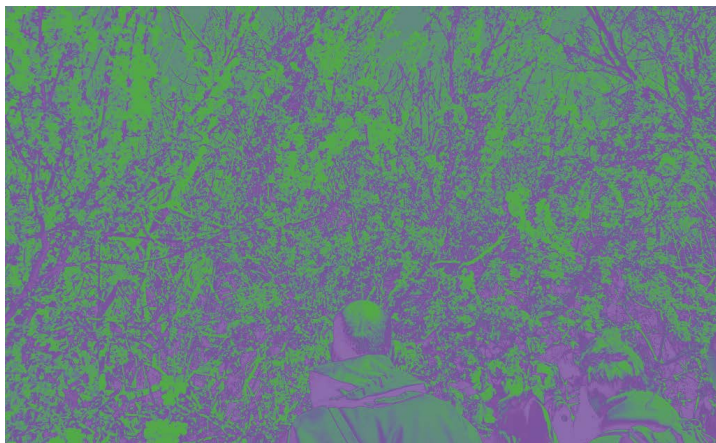
Un milieu ouvert avec des arbres isolés

Le Serin et le Pin

Dans les milieux ouverts qui composent une grande partie de Foresta, il y a beaucoup de pins isolés. Et les pins isolés sont d'excellents promontoires depuis lesquels chanter son territoire quand on est un oiseau territorial. Nous croisons un pin depuis lequel le chant puissant et virtuose du Serin cini se fait entendre. Aux mâles, il signifie ainsi sa présence : ne viens pas, je suis chez moi... Aux femelles il signifie tout autant sa présence avec une nuance : rejoins-moi, je suis chez moi... Même s'il est fort probable que nous, humains, simplifions le message.

Le Goéland et la ville

Au début du XX^e siècle, un naturaliste britannique s'extasiait au cours d'une « expédition » sur les îles marseillaises de la centaine de couples de goélands qui y nichait. Aujourd'hui, ce sont des milliers de couples de Goéland leucopnée qui résident à Marseille. Surnommés éboueurs, ils sont des indicateurs de nos modes de vie si producteurs de déchets. Comme quoi, la nature bouge, les milieux évoluent, d'autant plus quand ils sont fortement anthropisés, les espèces ne sont pas figées dans leur devenir. Ce qui est abondant peut devenir rare et vice-versa.



La forêt d'arbustes

Les arbustes et la Fauvette

Au début du Vallon nous conduisant vers le Parc Brégante, on retrouve la colline non remblayée et ses sources. La densité d'arbustes très importante offre des caches et des habitats propices à toute une série d'oiseaux : merle, rossignol, mésange... Nous entendons le cri d'alarme de la fauvette

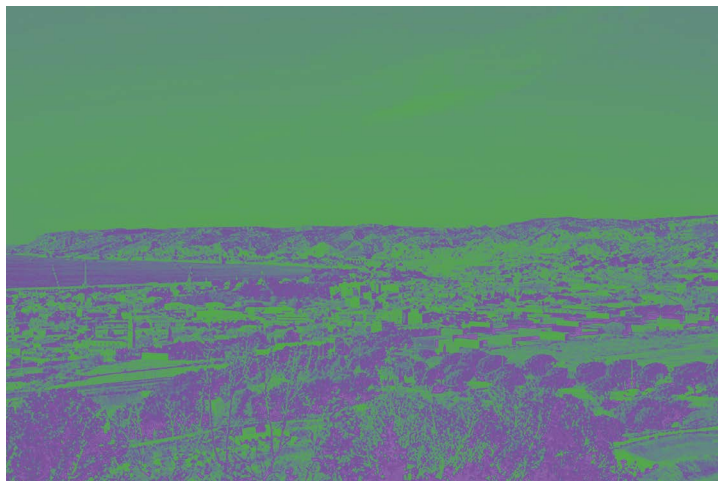
mélanocéphale (ce qui signifie : à tête noire), la seule des cinq fauvettes méditerranéennes à vivre en milieu urbain. Écoutons-la, car jamais nous ne la verrons. Elle fait partie de ces oiseaux avec lesquels nous vivons, que nous entendons, mais qui jamais ne se montrent à nos yeux.

Pour aller plus loin ou transmettre vos observations :

Atlas des oiseaux nicheurs de Marseille, coordonné par Eric Barthelemy, Delachaux et Niestlé 2015. <https://www.faune-paca.org>

Dessins : Stéphane Brisset (SAFI)

Photos : Robert Duband (un habitant participant)



Une façade maritime hospitalière

Conversation marchée avec Philippe Chamaret et Marine Periot

Des tuiles emballées aux pollutions atmosphériques

Nous sommes dans les hauteurs de la ville, par-delà les grandes lettres Marseille, à Foresta. Dalila nous invite à observer, en contrebas, l'usine Monier, dernière représentante de l'histoire tuilière du bassin argileux. On y repère des tuiles, emballées, prêtes à partir en empruntant les infrastructures qui bordent l'usine : route à 4 voies, chemin de fer et Grand Port Maritime, où sont amarrés aujourd'hui d'immenses bâtiments de croisière.

Les immenses bateaux présents aujourd'hui dans la rade, et les voitures qui s'écoulent sans arrêt le long de l'autoroute, nous ramènent vers une histoire de l'intérieur des terres : les habitant-e-s autour de Foresta racontent que régulièrement, lorsque la fenêtre est ouverte, une légère couche de poussière noire s'infiltré à l'intérieur, et se dépose sur toutes les surfaces où elles le peuvent.

Comprendre comment ces particules se déposent, d'où vient cette suie et ce que cela raconte de notre monde, sera le sujet de cette balade. Et pour ça, il nous faudra créer un rapport avec ces êtres fantomatiques que sont les constituants des pollutions atmosphériques, et ça, ça demande des alliés.

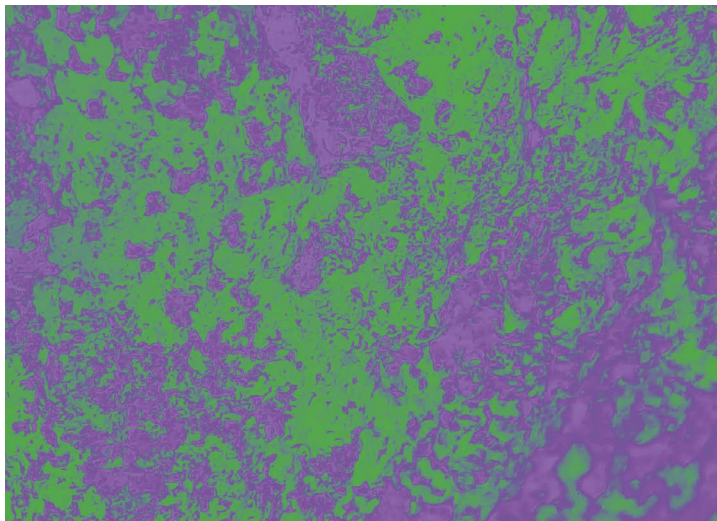
L'Institut écocitoyen : répondre aux questions qui ne sont pas au bout du nez

Alliés 1 : Philippe Chamaret et Marine Periot, de l'institut Ecocitoyen pour la connaissance des pollutions de Fos-sur-Mer, sont venus éclairer cette suie noire et nous parler de pollution atmosphérique plus largement, de lichens et de bio-indication pour rendre cette pollution palpable.

L'institut écocitoyen est un centre d'étude de l'environnement et de l'effet des pollutions sur la santé. Fondé en 2010, il s'est créé autour du conflit lié à l'installation de l'incinérateur d'ordures ménagères de la communauté urbaine de Marseille à Fos-sur-mer au début des années 2000. Cet épisode a révélé l'impérieuse nécessité de produire des données environnementales et sanitaires pour mieux connaître les impacts de ces infrastructures et des industries de Fos, indispensables pour que les élu-e-s et citoyen-ne-s puissent se positionner par rapport à ce qui est fait à leur chez eux. Les actions de

l'institut s'organisent autour de trois grandes missions : 1/ Développer la connaissance sur les polluants et leurs effets sur les milieux et la santé. 2/ Impliquer les citoyens dans des processus d'identification des problèmes de pollution, d'élaboration de protocoles et de mise en œuvre d'études. 3/ Informer et alimenter les débats dans les territoires exposés.

En invitant les citoyen-e-s à participer à la production de données, l'institut écocitoyen invente une nouvelle forme de science participative, qui permet aux habitant-e-s de reprendre prise sur les questions qui leur importent. Mais aussi, grâce aux savoirs de ces habitant-e-s, ça les aide à donner un contexte aux données parce que contrairement aux instruments de mesures techniques et onéreux, ils peuvent facilement poser des questions un peu plus loin que le bout de leur nez.



Si on ne regarde que la partie visible on est comme borgne

On va donc ensemble apprendre à traquer ces pollutions omniprésentes aussi dans l'histoire des quartiers Nord de Marseille, même si nous apprendrons que les pollutions urbaines et industrielles diffèrent fortement.

Dans l'air, les particules polluantes lorsqu'elles sont visibles à l'œil nu, comme ces suies noires sur les tables, sont souvent celles qu'émettent les voitures, ou les moteurs, qu'on retrouve très fortement en ville, et fonctionnent par empoisonnement chimique. Mais il y existe aussi des particules ultrafines, qui par leur taille infime 0,1 sont invisibles, plus difficiles à déceler ou à mesurer « sans poids » elles restent en suspension, sans jamais

s'accumuler en suie, et polluant durablement l'atmosphère. Leur extrême finesse leur permet de pénétrer beaucoup plus profondément dans les poumons et ont des conséquences toxiques par effet inflammatoire rien que par leur présence, quelle que soit leur composition, parce qu'elles pénètrent les tissus en profondeur. De nombreuses études ont montré que les particules ultrafines ont un impact bien au-delà des poumons sur le fonctionnement cardio-vasculaire et sur le développement du diabète.

Si l'on ne considère que la partie visible de la pollution, nous dit Philippe, on est comme borgne. Derrière la colline, c'est justement le complexe industriel-portuaire de Fos-sur-Mer que l'on ne voit pas, les vents brassent les particules ultra-fines produites par la sidérurgie, la pétrochimie, et toutes les activités d'industrie lourde, et les amènent bien plus loin que ce que l'œil ne porte. Cette pollution va également s'infiltrer dans les fonctions métaboliques des végétaux qui, par transfert, vont à leur tour contaminer les sols. Ainsi, c'est tout en discrétion que cette pollution vient s'ajouter aux suies noires et déclenche ce qu'on appelle « l'effet cocktail » : l'effet croisé sur les tissus organiques de l'exposition à plusieurs pollutions.

Des lichens pour mesurer la pollution

Alliés 2 : Pour embrasser sans démembrer l'enchevêtrement de ces dynamiques particulières, l'institut écocitoyen a choisi comme alliés les lichens. Si on sait les traduire, ils peuvent nous aider à toucher du doigt la pollution invisible. Les lichens sont en réalité déjà eux-mêmes une alliance : ils sont la symbiose entre une algue et un champignon. L'algue fait la photosynthèse et le champignon s'occupe de l'eau, des minéraux, de l'azote, etc. Cela lui permet de puiser ses ressources uniquement dans l'atmosphère. Ainsi, le lichen se transforme en bio-indicateur fiable des impacts de la pollution atmosphérique. On ne pourra pas dire « c'est parce qu'il a chopé ça dans le sol, ou ailleurs ». Les communautés lichéniques se composent de différentes espèces qui réagissent différemment aux effets combinés des cocktails de pollution. Trois grandes familles sont convoquées pour le protocole mis en place par l'institut écocitoyen :

Famille 1 « Les crustacés »

Très fréquent, le thalle, « le corps » du lichen est totalement incrusté à la surface depuis laquelle il opère, il a une grande polluo-résistance.

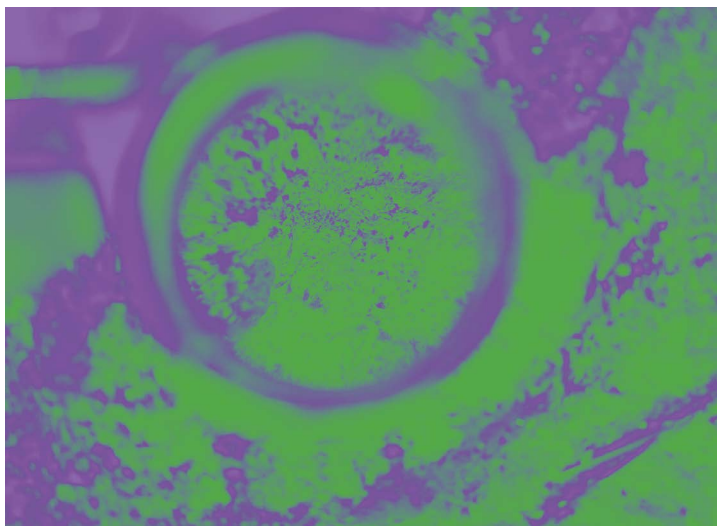
Famille 2 « Les foliacés »

Le thalle a un peu plus de relief et dessine des petites folioles qui se décollent très légèrement de la surface d'accrochage, sa polluo-résistance est assez variable et donc très utile pour le protocole de lecture des pollutions.

Famille 3 « fruticuleux »

Terriblement polluo-sensible ce lichen quitte sa surface de fixation, assez restreinte, pour s'ouvrir en ramifications complexes, pendantes, redressées ou étalées, on le trouve dans des zones particulièrement saines.

Les lichens font leur vie de lichens, en prenant ce qui leur arrive par les airs et c'est ainsi qu'ils nous racontent comment ils vivent avec les pollutions dans leurs variétés et leurs dynamiques, là où les filtres des instruments de mesures, eux, n'attrapent que les pollutions pour lesquels ces filtres ont été pensés. Des équipes de « VOCE », les bénévoles de l'institut écocitoyen sont formés pour les comprendre, et les suivre à travers le temps.



Une espèce répandue mais exigeante

Ce que que les lichens nous révèlent de Foresta : beaucoup de pins plantés donc pas beaucoup de lichens (trop acide). On trouve surtout des crustacés, dont on se rend compte qu'ils sont omniprésents, qu'ils épousent presque chaque écorce et chaque rocher en se fondant avec la surface qu'ils rencontrent. Mais la variété de milieux de Foresta, nous a tout de même permis de trouver, après une petite marche, le graal du lichen : ni trop d'ombre, ni trop de soleil, avec un peu d'humidité. Une petite placette potentielle d'observation lichénique est déterminée. On n'y voit pas de fruticuleux, l'abondance de crustacés, mais également quelques espèces de foliacés, qu'il faudrait faire entrer dans les abaques du protocole pour qu'ils nous en disent plus.

Les vivants qui surveillent les pollutions

Le protocole mis en place par l'institut est aujourd'hui accessible dans toute la métropole tant sa simplicité et son efficacité voyagent bien. Un calque, posé sur un arbre, permet de cadrer des espaces qui seront comptés annuellement par les volontaires formés, on mesure la présence ou l'absence de 4 espèces représentatives tous les ans. Ces données compilées, comparées par l'institut à des zones témoins permet d'établir des indices de qualité de l'air et de ses variations.

D'autres études, effectuées par l'équipe de l'institut écocitoyen, visent à comprendre l'impact de ces polluants sur le développement des lichens et permettent d'aller plus loin dans ce qu'ils nous apprennent de la pollution, mais on se dit qu'on peut commencer par là.

En fin de parcours, nous tombons nez à nez avec un spécimen de *Xantheria Parietina*, un lichen foliacé jaune vif accroché à un savonnier. Une partie de son thalle est vert, il s'agit en fait d'une nécrose qui pourrait être le signe d'une modification de la qualité de l'air. Est-ce l'impact du confinement ? de la reprise des activités et du retour des moteurs ? Difficile de se prononcer, mais nous nous quittons avec la conviction qu'une enquête est à prolonger.

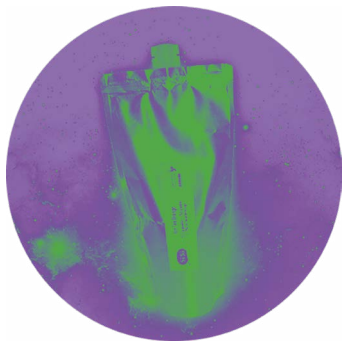


Prendre soin aux Aygalades

Le Ruisseau des Aygalades, aussi nommé la Caravelle, prend source à Septèmes, dans le massif de l'Étoile, traverse le Nord de Marseille jusqu'à se jeter dans la mer, à hauteur de la tour CMA CGM. Ce ruisseau, qui techniquement peut être considéré comme un fleuve, a été l'une des principales arrivées d'eau et de fraîcheur dans la ville jusqu'à l'arrivée du canal dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Il est alors devenu une sorte d'appendice portuaire propice au développement industriel des quartiers qu'il irriguait. Comme beaucoup de petits fleuves côtiers, il a été busé, détourné, utilisé comme déversoir et petit à petit un peu oublié, jusqu'à ce que récemment, de nombreuses dynamiques collectives décident de tout mettre en place pour qu'il puisse retrouver sa vitalité. Le collectif des Gammars se met en place, et le collectif SAFI plonge aussi pour prendre soin du ruisseau à travers des balades de kung-fu ramassage de déchets et afin de mieux en raconter l'histoire.



La balade du Capri Sun



Je marche le long du ruisseau Caravelle-Aygalades, sur le bord du fossé, je pousse du pied un sachet argenté, brillant comme un diamant. Je le retourne, il me sourit. C'est un sachet de CAPRI SUN tropical crunch, la boisson à la mode, déchet omniprésent de ma rivière préférée.

Cette marche de Septèmes-Les-Valons à Marseille invite à découvrir

le ruisseau des Aygalades dans le contexte particulier d'une journée de ramassage citoyen des déchets du ruisseau (Calanques propres coordonnée par l'association Mer-Terre). Plusieurs points de ramassage le long du fleuve côtier ont ainsi été ainsi organisés par diverses associations récemment regroupées en collectif, le collectif des Gammars, pour mener ensemble avec conviction mais aussi avec humour L'Opération Plastic Valley...

La balade du Capri Sun relie ainsi les points de collectes de déchets, permet de faire des rencontres et propose de raconter cette action de mobilisation autour du devenir du Ruisseau des Aygalades/Caravelle.

L'action collective

Nous menons cette promenade dans une démarche de dynamique collective. La situation du ruisseau des Aygalades/Caravelle, très dégradé dans son fonctionnement écologique mais aussi dans les représentations que l'on s'en fait (il est souvent perçu comme inexistant, comme un égout ou au mieux comme un cours d'eau sans véritable fonction), nécessite à la fois de retrouver de la connaissance (pour comprendre ce qu'il est) et de l'imaginaire (pour se motiver à agir).

Nous avons pour cela préparé quelques outils à utiliser ensemble au cours de la balade... Le « Panini Capri Sun Valley » est un album d'images à coller tout au long de la balade, et qui nous raconte la rivière tout en nous invitant à collectionner des pochettes de Capri Sun. Chaque point de rendez-vous permet ainsi de découvrir un aspect des histoires du ruisseau et de ramasser les Capri Suns, grâce à des pinces en canne de Provence fabriquées pour l'occasion.

À la source

A partir du Vallon du Maire on peut choisir de regarder au loin les collines où se forme la source ou de s'intéresser à l'eau qui est à nos pieds.

Le Ruisseau Caravelle/Aygalades trouve ses sources dans le Massif de l'Étoile, à la lisière entre Septèmes et Bouc Bel Air. Lafarge y exploite une carrière et une cimenterie. Au fil du temps, la carrière a excavé la roche formant peu à peu deux lacs constitués des multiples sources du vallon. Ces lacs sont plus bas que le niveau naturel du ruisseau et ont de fait capté l'eau à sa source et fortement bouleversé le débit. L'eau n'est plus versée dans le lit que par des pompes détenues par Lafarge, qui veille surtout à éviter le débordement de ces bassins de rétention à vocation industrielle.

Quant à l'eau qui coule sous nos yeux, elle est également très liée à un usage industriel, celui de la société SPI Pharma qui fabrique des produits pharmaceutiques notamment à base de sels d'aluminium et qui se sert du ruisseau comme d'un exutoire. Nous rencontrons dans ce vallon un groupe de jeunes ramasseurs accompagnés par le centre social de la Gavotte-Peyret. Ils nous racontent leur prise de conscience de l'existence du fleuve notamment en découvrant peu à peu le lit du cours d'eau à proximité de leurs espaces de vie (collège, stade...). Un livre sur le ruisseau est également en préparation avec cette jeune équipe, en lien avec la trame turquoise mise en place par la ville dans le cadre de l'agenda 21.

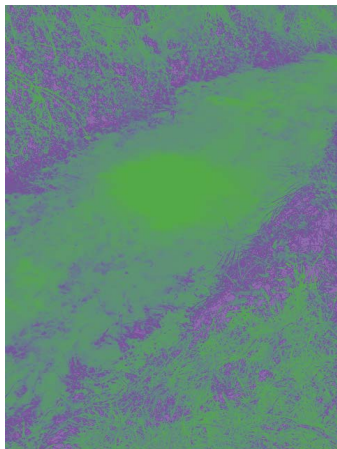
Nourriture/Énergie/Médicaments : un triptyque industriel

Nous nous installons sous les frênes, au bord de l'eau pour écouter la lecture d'une histoire qui raconte les liens étonnants entre SPI Pharma et le Capri



Sun, à l'origine de deux pollutions majeures du ruisseau.

Un peu plus haut dans le Vallon du Maire, au-dessus du terrain de pétanque, un filet d'eau coule dans un fossé, en fait, une dérivation du Ruisseau des Aygalades. Il s'écoule depuis l'usine SPI Pharma, dont la grille me barre l'accès. J'imagine que Spi Pharma utilise cette eau pour son processus industriel. En me penchant au-dessus du filet d'eau, j'aperçois le fond couvert de neige. Je tends la main vers le fond



de l'eau, c'est solide ! On dirait du sel. Un sel qui aurait pétrifié chaque brindille et transformé le fond de l'eau en paysage polaire.

Au milieu de cet étrange paysage, une botte de paille, je m'interroge.

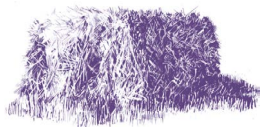
La récente étude de l'Institut Méditerranéen de Biodiversité et d'Écologie marine et continentale (IMBE) a révélé et mesuré la présence d'ions d'aluminium et d'arsenic dans la rivière. Les mesures effectuées à la source ont affiché une conductivité entre 400 et 1000 microsiemens/cm, en aval de l'effluent les mesures sont entre 8000 et 16 000 microsiemens/cm et sur l'effluent lui-même le capteur a saturé à 40 000 microsiemens/cm.

SPI Pharma a évoqué 1,6 millions d'euros de dépenses en 3 ans pour la gestion de l'environnement.

Mais alors... La botte de paille ? Serait-ce une réponse frugale, fragile, de l'entreprise face à son problème de filtration des eaux usées ?

SPI Pharma fabrique des anti-acides, des adjuvants pour les vaccins, des poudres pour comprimés et notamment une poudre d'aluminium hydroxyde. SPI Pharma est une branche d'ABF Ingrédients, une holding qui regroupe des industriels qui produisent des adjuvants alimentaires ou industriels :

À travers ses filiales ABF Ingrédients produit des céréales soufflées, des aliments extrudés, des saveurs de synthèse, des émulsifiants, des lubrifiants, des adjuvants pour médicaments et du carburant bio éthanol à partir de sucre. Le triptyque nourriture, énergie et médicament est en place. Là réapparaît la petite poche d'aluminium, aperçue plus tôt, dans et aux abords de



la rivière, le Capri Sun, brillant comme un diamant dans la rivière. Cette boisson à base de jus de fruit qu'un chimiste allemand Rudolf Wild, appelons-le M^r « Sauvage », a inventé en 1969. Elle est fabriquée sans édulcorants, sans arômes artificiels, sans colorants et sans conservateurs, mais bourrée de sucre — 19 gr par poche. Le succès auprès des enfants lui vaut de vendre en 2014 plus de 6 milliards de poches dans les 119 pays — une par habitant de la planète. La NASA qui adore la pochette argentée fabriquée à base de polyester, d'aluminium et de polyéthylène a collaboré en 2011 avec les ingénieurs et mis au point une poche à envoyer dans l'espace. En 2014, Wild Flavors, fabricant du Capri Sun est racheté par la holding Archer Daniel Midland (ADM) une entreprise qui produit du sucre, des colorants, des saveurs de synthèse des émulsifiants, des levures pour l'alimentation et la médecine mais aussi du biocarburant à base de sucre. Ce trio gagnant : médicament, nourriture et pétrole, cela vous dit quelque chose ?

SPI Pharma qui fabrique Gaviscon, ABF Ingredients qui fabrique Capri Sun... Se pourrait-il que derrière cette drôle d'association, Capri Sun et Gaviscon, on trouve un monde agroalimentaire globalisé qui viendrait, pour rentabiliser ses excédents, échouer ses déchets dans nos rivières, nous laissant seul-e-s prendre en charge le coût de leurs bénéfiques ?

Peu après dans le lit du ruisseau, nous rencontrons l'Espace Jeune de Septèmes-Les-Vallons. Une équipe composée notamment de très jeunes habitant-e-s se mobilise sur le nettoyage du lit. Un jeune garçon nous explique ce qu'est un bassin versant et pourquoi fleuve et mer dialoguent ensemble. Une fois encore, on constate que la présence du ruisseau, longeant la route mais encaissée, est peu perceptible dans les usages urbains habituels. C'est en allant à sa rencontre, ici les pieds dans l'eau, qu'on mesure sa présence, sa fraîcheur et qu'on se rend mieux compte de son rôle.

Inventaire

A la lisière de Marseille nous rencontrons le groupe organisé par l'AESE (Action Environnement Septèmes et Environs). Ils ont ramassé toute la matinée et viennent de finir de catégoriser les déchets amassés. Chaque point de collecte le long du ruisseau utilise les mêmes outils pour comptabiliser les déchets. On distingue ainsi les matériaux (plastique, verre, caoutchouc...), les natures de certains objets identifiables (bouteilles, vêtements, pneus...), on repère les marques des produits, on pèse... Pour ce point de collecte où les habitant-e-s ont ramassé pendant environ 3h. On trouve donc 150 kg de déchets et un inventaire plutôt poétique...

- 1 Iphone 7
- 2 rameurs
- 1 rasoir électrique
- 1 porte vélo
- 1 grille-pain
- 1 fer à repasser
- 1 moteur
- 1 valise
- Des jarres en terre
- Du Polystyrène
- De très nombreux emballages de mozzarella
- Des urnes mortuaires
- Des tuyaux d'arrosage
- Des pots de peintures
- 198 canettes de bière Heineken
- 46 kg déchets divers
- 12 kg de vêtements
- 9 kg de plastiques
- 16 kg de carton
- 30 kg de métal
- ... et des colonies de Capri Sun

Inventer le chemin

Arrivés à Saint-Antoine nous retrouvons quelques membres du Comité d'Intérêt de Quartier de Saint Antoine. Ici le ramassage s'arrête car le CIQ nous raconte la relation travaillée de longue date et avec persévérance avec les services de la ville et qui permet d'effectuer régulièrement des nettoyages.

Nous voyons toutefois ici et là des sacs poubelles et des cartons de pizza.

Ce qui nous préoccupe ici, c'est de pouvoir marcher le long des berges. Aucun trottoir ne nous permet de suivre le fil de la rivière. La chasse au Capri Sun se transforme en exploration des abords pour finalement inventer un chemin nous permettant de garder la rivière à l'œil.

Le récit dessiné

A la cascade de la Cité des Arts de la Rue où plus de 80 personnes de tous âges se sont mobilisées pour le ramassage, on en est aussi à la caractérisation avec 1 tonne de déchets ramassés !

A l'ombre des figuiers qui bordent le ruisseau, les participants de la balade racontent à tous les initiatives rencontrées et les questions abordées au cours de ce grand voyage au fil de l'eau. Stéphane dessine à partir des récits de chacun, révélant peu à peu l'image commune de cette première opération collective à l'échelle du ruisseau pour défendre et prendre soin du fleuve, de sa vallée et de la mer Méditerranée.



Les outils de SAFI



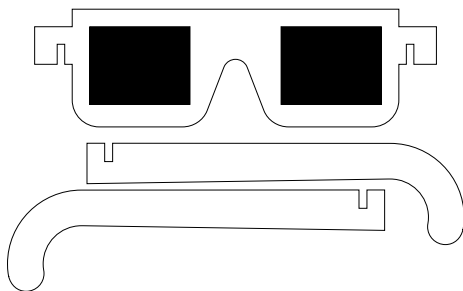
Page de gauche: Claire et outils de cueillette/Photo: David Giancatarina

Page de droite: Lunettes «avec les yeux d'une abeille»

Apparition des ultraviolets visibles par certains insectes.

Conception et dessin lunettes: Stéphane Brisset/Photo: Marielle Agboton

Cueillette d'amandes sauvages/Photo: Estelle Pierson



Historique des balades

Mars 2018 — Août 2020

| Date | Guide | Commune | Titre |
|------------|----------------------|-----------------------|--|
| 06.03.2018 | Paul-Hervé Lavastère | Toulon, La Seyne | Au fil du Las |
| 03.04.2018 | Paul-Hervé Lavastère | La Garde-le Pradet | Fronts ville/nature |
| 23.04.2018 | Nicolas Memain | Port-de-Bouc | Des Trente Glorieuses à la montée des eaux |
| 12.05.2018 | Collectif SAFI | Marseille | Foresta : pépinière métropolitaine |
| 13.05.2018 | Paul-Hervé Lavastère | Hières | La plaine du Palyvestre sous pression |
| 03.06.2018 | Nicolas Memain | Aix-en-Provence | La ZUP verte d'Encagnane |
| 05.06.2018 | Paul-Hervé Lavastère | St Mandrier, La Seyne | Les enclaves naturelles de la rade |
| 08.07.2018 | Nicolas Memain | Marseille | À l'ombre, au bord de la branche mère du canal de Marseille |
| 22.09.2018 | Collectif SAFI | Septèmes-les-Vallons | Les Ayalades, retour aux sources |
| 30.09.2018 | Paul-Hervé Lavastère | La Garde-le Pradet | Planquette-Garonne, fronts ville-nature |
| 06.10.2018 | Collectif SAFI | Marseille | Jardins marseillais, arbres en ville |
| 21.10.2018 | Paul-Hervé Lavastère | Hières | La ville jardin |
| 10.11.2018 | Collectif SAFI | Marseille | Hauts de Sainte-Marthe, agriculture urbaine |
| 21.11.2018 | Paul-Hervé Lavastère | St Mandrier, La Seyne | Les enclaves naturelles de la rade |
| 02.12.2018 | Nicolas Memain | Marseille | Le grand parc du Roucas blanc |
| 09.12.2018 | Paul-Hervé Lavastère | Toulon, La Seyne | Au fil du Las |
| 13.02.2019 | Collectif SAFI | Marseille | Sainte-Marthe |
| 03.03.2019 | Paul-Hervé Lavastère | Toulon | Au fil du Las |
| 08.03.2019 | Paul-Hervé Lavastère | La Seyne – Six-Fours | La Seyne – Six-Fours |
| 13.03.2019 | Collectif SAFI | Marseille | Conversation marchée avec Patrick Bayle |
| 20.03.2019 | Paul-Hervé Lavastère | La Garde-Le Pradet | Fronts ville/nature |

